



DU MONDE

Les paumés du petit matin

Candide et lubrique
d'Adam Thirlwell

Traduit de l'anglais (Royaume-Uni)
par Nicolas Richard, Éditions de l'Olivier,
Paris, 2016, 400 pages, 23 euros.

AU MATIN, quand il se réveille dans une chambre inconnue auprès de sa meilleure amie couverte de sang, le narrateur sait qu'il est « dans une situation problématique ». C'est exact. D'ailleurs, tout dans sa vie est problématique. Il a une bonne trentaine, une épouse, il vit toujours chez ses parents – c'est sa mère qui lave son linge – et il a décidé de se retirer du monde du travail afin de poursuivre un rêve artistique, sans savoir pour autant « quelle forme exactement prendrait cet art ». Problématique.

Dans une ville occidentale qui pourrait aussi bien être Buenos Aires que Londres ou Berlin, dans une de ces capitales où l'insouciance des quartiers aisés est troublée par l'existence menaçante des banlieues, il passe son temps à écumer les bars, à faire la fête, à voir des films pornographiques, à avoir des aventures, à se droguer et à... réfléchir aux moyens de devenir un super-héros ou, plus exactement, « un super-héros de la pensée ». Ce don Juan malgré lui, dont la malédiction est d'être « vraiment bon au pieu », a lui aussi son fidèle compagnon, Hiro, qui l'initie aux orgies, aux bordels et aux braquages à main armée – mais seulement avec de faux pistolets. Le tout sous l'effet d'une potion magique, mélange savant de diverses substances pharmaceutiques... De quoi déclencher une spirale de violences et de ruptures qui conduit le protagoniste à la solitude.

Indécis, farfou, vaniteux, solipsiste, il réduit, en parfait consommateur, ses rapports aux autres au plaisir ou à l'utilité qu'il peut en retirer. Égoïste vécu avec une pointe de



n'en sont que le prolongement. Impossible de se confronter à l'autre (« Nous préférons qu'il y ait du silence entre les gens »), de dépasser son instrumentalisation : l'asepsie comme idéal des relations humaines. Personne ne blesse personne, personne ne souffre, tout se dilue dans « une attention presque impersonnelle et très douce ». Mais alors, que reste-t-il ? Un ennui profond. Rebondissements absurdes et humour incisif sont le corollaire de cette lassitude qui frôle le nihilisme. Drogues, prostituées et braquages : autant d'échappatoires à ce silence qui, en étouffant le conflit, nie la vie ; seule l'excitation atteste que l'on existe. C'est le prix à payer pour être à l'abri des convulsions de l'histoire ou de la misère, notamment politique, de nos sociétés.

Adam Thirlwell, né en 1978, est devenu en un essai et trois romans (1) l'un des auteurs les plus en vue de la scène littéraire britannique. Dans son œuvre, l'individu, étourdi plutôt qu'éclairé par son intelligence, replié sur la sphère privée, semble ne se réaliser que dans l'animalité : boire, bouffer, baiser. « Vous n'avez besoin que de deux choses dans la vie, se plaisait à dire Tony Blair : votre bon sens et votre femme... » En serait-on là, dans un éclat de rire ?

JOSÉ ANTONIO GARCIA SIMON.

(1) *Politique* (2004) et *L'Évasion* (2010), ainsi que l'essai *Le Livre multiple* (2014), tous trois aux Éditions de l'Olivier.

culpabilité : « J'excellais dans l'art d'échouer à atteindre de nobles idéaux. » Ce qui ne l'empêche pas de céder de manière compulsive à ses envies. Un mécanisme très au point : culpabilité, débordements, culpabilité... sur un fond d'autocomplaisance qui lui fait « considérer des délits mineurs comme des vertus plus importantes ». Digressions et métaphores à profusion, un rythme fébrile pour un soliloque vertigineux, interrompu par des bribes de dialogues qui

IDÉES

AUTONOMIE OU BARBARIE. La démocratie radicale de Cornelius Castoriadis et ses défis contemporains. – Manuel Cervera-Marzal et Éric Fabri

Le Passager clandestin, Neuilly-en-Champagne, 2015, 340 pages, 18 euros.

Philosophe français d'origine grecque, Cornelius Castoriadis (1922-1997) a consacré l'essentiel de son œuvre à théoriser et à défendre la pratique de l'autonomie, qu'il définit comme la capacité d'une société à produire sa propre loi. Aucune confusion possible avec l'individualisme, puisqu'il donne à l'autonomie une portée sociale, en fait une question politique. Deux universitaires, Manuel Cervera-Marzal et Éric Fabri, compilent ici des interventions de chercheurs lors d'un colloque organisé en 2014 par l'Université libre de Belgique. La pensée de Castoriadis y est analysée avec rigueur et réinterrogée à la lumière de notre époque. Certaines forces hétéronomes (opposées à l'autonomie) que les peuples doivent aujourd'hui affronter, comme les institutions financières internationales, l'Union européenne ou le libre-échange, auraient mérité davantage de développements.

AURÉLIEN BERNIER

VIVRE EN EXISTANT. Une nouvelle éthique. – François Jullien

Gallimard, coll. « Bibliothèque des idées », Paris, 2016, 288 pages, 19,50 euros.

Depuis une trentaine d'années, le philosophe et sinologue François Jullien travaille sur ce qui se joue entre la pensée chinoise et la philosophie européenne. De *La Valeur allusive* (1985) à *De l'Ère au Vivre : lexique euro-chinois de la pensée* (2015), l'actuel titulaire de la chaire sur l'altérité à la Maison des sciences de l'homme à Paris remonte aux partis pris de la raison européenne. Aujourd'hui, Jullien relit les classiques de la pensée chinoise, les fondateurs du taoïsme comme Laozi ou Zhuangzi, et les fait dialoguer avec les écrivains et penseurs européens, d'Héraclite à Marcel Proust, de Michel de Montaigne à Friedrich Nietzsche. Il relance la dynamique de la différence : comment le « vivre », insaisissable entre les deux termes rivaux « être » et « exister », nous fait-il entrer dans la singularité éthique ? « *Tel m'apparaît le propre du vivre : dé-coïncider* », précise Jullien. Il vise à cartographier un chemin ou un processus éthique, comme autant de traces d'une transformation silencieuse des êtres. Une invitation à la déprise, à l'ouverture, à la fluidité.

ALIOCHA WALD LASOWSKI

ÉCONOMIE

EXPULSIONS. Brutalité et complexité dans l'économie globale. – Saskia Sassen

Gallimard, coll. « NRF Essais », Paris, 2016, 384 pages, 25 euros.

C'est l'envers de « la ville globale » – titre de son fameux essai (Descartes & Cie, 1996) – que Saskia Sassen donne à voir dans ce nouveau livre, desservi par une édition française approximative. La dérégulation financière, depuis les années 1980, a créé de nombreux phénomènes dont l'aboutissement peut se décrire comme une expulsion. Expulsion de secteurs croissants de la population de leur logement, à travers la « crise des subprime » ; de leurs moyens de subsistance, par l'accaparement des terres agricoles ; de leur travail et de leur société, sur le modèle de la Grèce. La vie elle-même est détruite : les exemples de villes et de campagnes empoisonnées par les industries minières, chimiques, nucléaires abondent sur tous les continents et dans tous les systèmes politiques. Les océans sont grignotés par des zones de plastique ou de métaux lourds. Ces mouvements, pour la sociologie, sont une lame de fond, encore invisible, et qu'aucun des systèmes de régulation existants ne semble pouvoir arrêter.

PH. R.

BIOGRAPHIE

LES PETITS PAPIERS D'HENRI GUILLEMIN. – Patrick Rödel

Utopie, coll. « h.g. », Bats, 2015, 240 pages, 19 euros.

Henri Guillemin (1903-1992) n'aimait pas « l'histoire enrubannée ». Historien, portraitiste, pamphlétaire à l'occasion, il revisita les grands moments de la vie politique française, écorça quelques légendes (Alfred de Vigny, Benjamin Constant, Charles Péguy), esquinta allègrement quelques statues (Napoléon Bonaparte), mais sut aussi défendre et réhabiliter ceux qu'il aimait (Jean-Jacques Rousseau, Maximilien de Robespierre, Émile Zola). Son non-conformisme, qui lui valut beaucoup d'ennemis, ne l'empêcha pas de conquérir, par ses livres ou par ses émissions à la télévision suisse, un vaste public. Plus de vingt ans après sa mort, son œuvre a trouvé un nouvel écho grâce au succès de ses conférences sur Internet et aux efforts de quelques fidèles. Son neveu, le philosophe Patrick Rödel, lui consacre un livre, à la fois biographie, portrait souvenir et bilan personnel. On y retrouve ses différentes facettes – universitaire défrôqué, catholique en rupture de ban, « prolétaire de l'érudition », conférencier-vedette... – scrutées par un observateur affectueux et critique.

ANTONY BURLAUD

DROIT

LES GOLEMS DU NUMÉRIQUE. Droit d'auteur et Lex Electronica. – Mélanie Dulong de Rosnay

Presses des Mines, Paris, 2016, 260 pages, 29 euros.

Les normes techniques choisies pour assurer le développement des échanges numériques induisent des contraintes affectant sourdement les comportements, qu'il s'agisse d'échanges en ligne ou d'accès aux produits audiovisuels. Ainsi, l'adoption de techniques mercatiques basées sur les systèmes de gestion des accès numériques, destinée à protéger les modèles économiques des industries culturelles, s'effectue au détriment des droits du public à la création et à l'utilisation de biens communs. À partir de sa participation aux travaux de standardisation internationale, l'auteur, juriste chargée de recherches au Centre national de la recherche scientifique, plaide en faveur d'une intégration des concepts juridiques au sein du code informatique. Celle-ci, en incorporant l'information sur les droits d'auteur et en élargissant ses catégories, permettrait la préservation des ressources numériques et un meilleur partage des biens culturels à travers une régulation décentralisée.

ANDRÉ PRIOU

JUSTICE D'EXCEPTION. L'État face aux crimes politiques et terroristes. – Vanessa Codaccioni

CNRS Éditions, Paris, 2015, 318 pages, 25 euros.

Instituée en janvier 1963 par le général de Gaulle pour réprimer la « subversion pro-Algérie française », la Cour de sûreté de l'État, à la composition mixte, civile et militaire, finira par juger toute forme d'opposition considérée comme une atteinte à la sûreté nationale. Maintenu pendant dix-huit ans, elle se transforme en une justice d'exception permanente, au nom de la légitime défense de l'État contre les « ennemis publics ». Elle est supprimée sous la présidence de François Mitterrand en 1981, mais les attentats de 1986 réactivent une nouvelle juridiction d'exception. Les lois antiterroristes vont s'emplier pendant près de trente ans, avec une finalité proactive : la primauté à l'avant-procès et les prérogatives exceptionnelles accordées aux services de renseignement, à la police et à un corps de juges d'instruction spécialisés relèvent d'une stratégie de « neutralisation judiciaire préventive ». La politiste Vanessa Codaccioni démontre ainsi comment tout se met en place pour l'instauration à venir d'un état d'urgence permanent.

JEAN-JACQUES GANDINI

ÉCONOMIE

Du financement à la financiarisation

VIENNENT d'être publiés, à quelques semaines d'intervalle, deux ouvrages dont les titres se répondent : *Le Profit déchiffré* et *L'Entreprise liquidée*. Leurs contenus se font écho, même s'ils ne se situent pas au même niveau d'abstraction. Christophe Darmangeat propose un recueil de trois essais (1). Le premier a pour projet d'aller à la racine des choses en décryptant « l'énigme du profit ». En tant qu'anthropologue, l'auteur est bien placé pour comprendre que le capitalisme est une forme d'organisation sociale très récente, et qui n'a rien de naturel : l'existence même du profit ne va pas de soi. C'est cette prétendue évidence qu'il s'attache à contester en levant le voile sur la source du profit. La démonstration coule dans une langue limpide ; elle associe un passage en revue

critique des théories et des réponses argumentées à ceux qui craindraient que la remise en cause du profit soit « antiéconomique ».

Le deuxième essai est consacré à la distinction entre travail productif et travail improductif. Darmangeat dresse la généalogie du débat déclenché par Adam Smith et devenu récurrent chez les marxistes. Il discute de manière très fine les analyses quelquefois contradictoires de Karl Marx. Mais il le fait en cherchant constamment à établir un lien avec la réalité concrète du capitalisme contemporain et les enjeux des débats présents. Il adopte la même démarche dans le troisième essai, consacré à la rente, sans doute l'exposé le plus clair des analyses de Marx sur

la rente foncière. Mais, là aussi, Darmangeat montre comment ces schémas théoriques valent également pour des phénomènes contemporains, comme la rente pétrolière ou immobilière, même s'il ne partage sans doute pas l'idée de l'économiste Philippe Askenazy selon laquelle nous serions « tous rentiers ». Si le sous-titre, *Trois essais d'économie marxiste*, annonce clairement la couleur, nous sommes cependant très loin d'une marxologie indigeste, et ce livre constitue une précieuse introduction à une critique moderne de l'économie politique.

Le titre du livre de Tristan Auvray, Thomas Dallery et Sandra Rigot (2) résume habilement leur fil directeur. Ils définissent en effet la liquidité comme la « capacité à être transformé en monnaie, et cela sans délai, coût ou risque en capital ». Cette définition pourrait d'ailleurs s'étendre à la précarisation, qui est l'application au travail des « propriétés de la liquidité dont le marché financier dote le capital », comme le soulignait Frédéric Lordon dans *Fonds de pension, piège à cons ?* (Raisons d'agir, 2000).

L'ouvrage comprend trois grandes parties. La première retrace l'histoire qui mène « du financement à la financiarisation ». Elle montre comment la finance peut être plus ou moins « encastrée » au cours de l'histoire. Suit l'analyse des ravages de la financiarisation, articulée autour de l'idée selon laquelle la gouvernance actionnariale défavorise l'investissement. Un des traits essentiels du capitalisme néolibéral est en effet que les investissements sont à la traîne par rapport aux profits. Ce retard s'expliquerait « par la réduction du nombre d'opportunités d'investissement jugées suffisamment rentables », et c'est la finance qui fixerait les seuils de rentabilité exigés. On pourrait rendre cette détermination plus dialectique, la finance venant compenser plutôt qu'engendrer cette rarefaction des investissements rentables. Mais ces subtilités d'analyse peuvent s'effacer devant les propositions de la troisième partie, qui visent à « remettre la finance à sa place » et qui font jouer un rôle essentiel à un retour de l'intervention publique, seule à même de soutenir la transition écologique.

MICHEL HUSSON.

(1) Christophe Darmangeat, *Le Profit déchiffré. Trois essais d'économie marxiste*, La ville brûle, Montreuil-sous-Bois, 2016, 224 pages, 15 euros.

(2) Tristan Auvray, Thomas Dallery et Sandra Rigot, *L'Entreprise liquidée. La finance contre l'investissement*, Michalon, Paris, 2016, 320 pages, 19 euros.

ATLAS

Espèces d'espaces

INTERNET, selon l'expression de Louise Drulhe, est un « collage de collages » (1). Et c'est en collant des images que l'artiste cherche à visualiser le réseau des réseaux. Ou, du moins, à nous faire partager une vision de sa structure fondamentale. Or celle-ci ne se laisse approcher que par des vues abstraites, présentées ici sous la forme de quinze « exercices conceptuels de spatialisation ». Dans une première hypothèse, Internet serait un point situé au centre de la Terre, un pur symbole où s'agrègent toute la connaissance du monde. Mais la réalité fait exploser cette image idéale. Les censures et les « modérations », qu'elles soient chinoise, allemande, russe ou française, ont recréé des frontières entre les pays et fragmenté le Web en autant d'internets. Le cheminement des internautes, au moyen des liens hypertextes, peut être décrit comme une pente où se forment des parcours qui serpentent ou déferlent, selon la richesse et la variété des liens. Avec leur poids de plus en plus décisif, les grands moteurs de recherche et les réseaux sociaux déforment eux aussi la Toile, créant des poches, des bassins d'attraction dont la profondeur reflète la



difficulté que l'on peut avoir à en sortir. Dans un clin d'œil aux sites qui s'affichent sur des écrans de toutes tailles et de tous formats, le livre est imprimé à une dimension variable, au gré de l'acheteur.

PHILIPPE RIVIÈRE.

(1) Louise Drulhe, *L'Atlas critique d'Internet*, 2015, internet-atlas.net (autoédition)